Elizabeth
MITTELSTAEDT

Plus grand que tous mes rêves

UN PARCOURS À L'IMPACT INATTENDU

EDITIONS OURANIA

Elizabeth Mittelstaedt

Plus grand que tous mes rêves

Un parcours à l'impact inattendu

EDITIONS
OURANIA

Plus grand que tous mes rêves
Titre original en anglais: *Walking in my shoes*
© 2012 by Elizabeth Mittelstaedt

© et édition (française): Ourania, 2018
Case postale 128
1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse
Tous droits réservés.
E-mail: info@ourania.ch
Internet: http://www.ourania.ch

Traduction: Colette Gauthier-Carr

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21
© 2007 Société Biblique de Genève
http://www.universdelabible.net

ISBN édition imprimée 978-2-88913-024-5
ISBN format epub 978-2-88913-607-0
ISBN format pdf 978-2-88913-879-1

Table des matières

Préface 9
Remerciements 11
Prologue 13
1. Pieds nus sur des routes poussiéreuses 19
2. Des chaussures de princesse neuves 25
3. Des lacets emmêlés 29
4. Des pantoufles sur le seuil du paradis 39
5. Des chaussures faites pour la marche 47
6. Chaussures de danse, couture et confection 53
7. Chaussures boueuses et faux amis 57
8. Chaussures d'enterrement et mort d'un rêve 63
9. Semelles en béton et retour à la maison 69
10. Des sandalettes et une âme entravée 73
11. Des souliers de servante et un cœur prêt à servir 83
12. Une balade dans les nuages 89
13. Des chaussures à donner et des jours de bonheur 97
14. Des chaussures d'enfant et une foi de géant 103
15. Des souliers confortables et un cœur volé 113
16. Des souliers blancs dans la neige 121
17. Des tongs dans le sable 129
18. Des souliers de bébé et des perturbations 133
19. Des souliers du dimanche et une porte qui s'ouvre 139
20. Des souliers à talon dans un quartier mafieux 147
21. Des chaussures de déménagement et un Noël mémorable 155
22. Dans les souliers de mon père 165
23. Des souliers sans talon dans la vallée de la douleur 171
24. Chaussures plates et questions sans réponse 179
25. Une vieille paire de tennis et une nouvelle idée 185
26. Des modes surprenantes et une naissance excitante 191
27. Des ailes aux pieds 199
28. Des chaussures de paix et la protection divine 205

29. Des pieds qui avancent par la foi et la proclamation de la Parole 209
30. Des chaussures de course pour Noël 219
31. Des bottes chaudes pour la Russie 229
32. Des chaînes aux pieds en Croatie 241
33. Un pas en avant pour rêver en grand 247
34. Des femmes en marche 253
35. Des chaussures pour l'estrade 265
36. La danse sur une terre sainte 273
37. Souliers ouverts et secrets dévoilés 283
Epilogue 293
Et votre propre histoire? 297
A propos de l'auteure 315
A découvrir aussi 317

Préface

Quelle est votre histoire?

Après des décennies de secrets,
j'ai finalement appris la vérité à mon sujet.

Chacun(e) de nous a son histoire. Une histoire faite d'événements petits et grands. Une histoire qui devrait être transmise de génération en génération et racontée à tous ceux qui voudraient bien écouter. Certaines sont dramatiques, tels les pics et creux en dents de scie d'un graphique. D'autres sont des lignes plutôt droites, qui présentent peu de mouvement, peu de changement. Quoi qu'il en soit, seul notre Dieu d'amour en connaît la fin et la manière dont elles influenceront les autres à un détour du chemin. La vraie question est plutôt: «Prendras-tu le risque de raconter ton histoire? Ouvriras-tu ton cœur et raconteras-tu les événements qui ont marqué ta vie, afin que d'autres puissent essayer d'imaginer ce que signifie marcher un kilomètre dans tes chaussures et afin qu'au travers de ton expérience, ils puissent trouver le courage et la force de faire un kilomètre de plus dans leurs propres chaussures?»

Plus grand que tous mes rêves, c'est le legs de ma vie. C'est une histoire d'humbles débuts, d'événements traumatiques, de bouleversements mondiaux, de décennies de secrets, de joies et de souffrances, de trahisons et d'amour, de passion et de raison d'être. Une histoire au cours de laquelle Dieu m'a littéralement sauvé la vie, ce qui m'a amenée à me demander: *Pourquoi? Pour*

quelle raison? Qu'est-ce que Dieu a en vue pour moi? Mon existence a-t-elle vraiment de l'importance?

Chers amis, vous posez-vous les mêmes questions? Vous demandez-vous si votre vie a de l'importance, si *vous* avez de l'importance? Vous posez-vous des questions sur votre rôle dans votre famille, votre quartier, votre pays, le monde entier? Etes-vous parfois envahis par le doute quant à l'impact que vous pourriez avoir en décidant de passer à l'action? Vivez-vous dans la peur en raison des circonstances de votre quotidien? Etes-vous découragés par vos limites personnelles ou par certains éléments de votre passé qui vous empêchent d'avancer?

Plus grand que tous mes rêves, c'est l'histoire de ma vie. Mais c'est aussi bien plus que cela: je prie pour que vous y trouviez de l'espoir en rapport avec vos propres questions… et pour que vous trouviez l'inspiration nécessaire afin de commencer ou de continuer à poursuivre vos propres rêves. Comment pouvez-vous savoir ce dont vous êtes capables, si vous n'essayez pas?

Je sais ce qui peut se passer: par la grâce de Dieu, j'en ai fait l'expérience. Je suis encore, jour après jour, en train de marcher dans les mêmes chaussures. La vie est parfois difficile, et je m'embourbe encore. A d'autres moments, je suis «surprise par la joie», comme l'était le célèbre auteur C. S. Lewis, et mes pieds touchent à peine le sol.

Plus grand que tous mes rêves, c'est l'histoire de moments où Dieu a ouvert des portes qui semblaient impossibles à ouvrir. C'est l'histoire de moments où j'étais blessée, aux prises avec une douleur incroyable, et où je ne pouvais que crier vers lui pour recevoir sa grâce et sa compassion. C'est aussi l'histoire du moment particulier où, alors que j'étais au fond du gouffre, le Seigneur est venu à ma rencontre et m'a indiqué la route à suivre pour réaliser mes rêves les plus fous, et même les dépasser.

Il peut faire la même chose pour vous. Sa grâce et sa guérison vous attendent…

Elizabeth Mittelstaedt

Remerciements

En 1985, alors que des amies et moi discutons autour d'une tasse de café, je raconte l'une de mes histoires de vaches (relatée dans ce livre). L'une d'elles sourit et me tend un journal aux pages blanches. «Elizabeth, me dit-elle, tu dois écrire.» A ma grande surprise, une année après, le magazine *Lydia* voit le jour et je commence en effet à rédiger l'éditorial! Quant au contenu du magazine, il est à la disposition (et c'est toujours le cas) de femmes venant de tous les horizons afin qu'elles puissent y faire part de leurs propres histoires de transformation.

Au cours de ces dernières années, toutefois, Dieu m'a mis à cœur d'écrire l'histoire de ma propre vie, avec l'idée qu'un jour, peut-être, il me guiderait pour qu'elle paraisse sous la forme d'un livre.

Je n'aurais jamais pu accomplir ce projet sans ma chère amie et éditrice d'exception, Ramona Tucker. Nos chemins se sont croisés grâce à une intervention divine, alors qu'elle était l'éditrice du magazine *Today's Christian Woman* et qu'elle m'a invitée à être la chroniqueuse de l'article se trouvant au dos du magazine. (Aujourd'hui, elle est directrice à *Oak Tara Publishers*, www.oaktara.com.) Les ajustements sensibles qu'elle a apportés à mon manuscrit m'ont fascinée; elle était capable d'exprimer les choses exactement de la manière dont je le souhaitais.

Un merci tout particulier à Robin Jones Gunn et Paula Gamble: combien j'ai apprécié vos innombrables questions et vos excellentes suggestions pleines de créativité! Merci aussi à Helen Lescheid.

A mes sœurs Maria, Erika, Valeri, Rosi, Edit et Martha (qui est déjà au ciel): merci de votre amour profond et authentique.

A mon époux Ditmar: notre parcours commun de plus de quarante ans – via Vancouver, Los Angeles, Chicago, Francfort

et Berghausen – a réellement constitué une aventure. Ce livre n'aurait pas vu le jour sans ton aide. Je t'aime profondément.

> Du reste, nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés conformément à son plan. […] Dans tout cela nous sommes plus que vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. En effet, j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur.
>
> Romains 8.28, 37-39

Prologue

La fuite vers la liberté

«Une fois que nous aurons franchi cette montagne, tu seras libre!»

Automne 1963.

La froide bruine du soir mouille mes joues alors que Tamas, mon guide vers la liberté, s'approche des pentes densément boisées des Alpes autrichiennes. Nous n'avons pas de telles montagnes dans la partie nord-est de la Yougoslavie et, sous leur ombre, je me sens minuscule. Elles s'élèvent tels des géants gardant l'entrée d'un antique château.

«C'est là que nous devons aller», dit Tamas. Il pointe du doigt le sommet d'une montagne, situé à une altitude où les arbres ne poussent plus. «Une fois que nous aurons franchi cette montagne, tu seras libre!»

Je n'arrive pas à croire que nous sommes si près du but. Dans ma poitrine, mon cœur bat à tout rompre, autant de peur que d'excitation. Nous pressons le pas. Notre respiration s'accélère lorsque nous pénétrons dans la forêt en espérant que la police ne nous a pas repérés.

Plus nous grimpons, plus le froid devient intense. Je ne porte qu'une veste légère et j'ai l'impression que le vent fouette ma peau nue. Je commence à claquer des dents. Alors que mes pieds cherchent à rester sur l'étroit sentier qui progresse au milieu des fourrés, mes poumons se remplissent d'un air froid dépourvu d'oxygène mais riche du parfum des champignons,

de la mousse et des feuilles tombées au sol. Le feuillage, si intensément vivant il y a quelques semaines, a maintenant une odeur de mort.

L'espace de quelques secondes, je me demande si l'aboutissement de cette aventure sera aussi ma propre mort, alors que je tente de fuir le communisme. Mais cette marche éreintante chasse toutes mes pensées et je ne me concentre bientôt plus que sur la tâche consistant à mettre un pied devant l'autre et à rester sur le sentier.

Peu après, la bruine se transforme en une pluie pénétrante. Je suis sûre que je ne vais pas tarder à rétrécir et à me désintégrer comme les feuilles d'automne que j'écrase sous mes pas. Je suis mouillée jusqu'aux os et mes vêtements détrempés doublent sans doute le poids de mon frêle corps de 17 ans. Tels de petits ruisseaux, les gouttes s'écoulent le long de mes longs cheveux châtain clair qui m'arrivent à la taille. Tandis que nous progressons péniblement au milieu de cette forêt de montagne, mes chaussures sont alourdies par la boue qui s'accumule sous mes semelles. Mes pieds me font mal. Bientôt, je ne les sens plus. Pourtant, nous continuons d'avancer.

Finalement, je n'en peux plus. Je suis convaincue que mes pieds ne sont plus capables de faire un pas. Je supplie Tamas: «S'il te plaît, arrêtons-nous!» «Non, dit-il en secouant la tête, il faut continuer.»

Et il marche résolument vers l'avant. Je m'arrête un instant et, rassemblant toutes mes forces, je m'élance pour le suivre à l'aveuglette.

La lumière du soleil disparaît rapidement et les ténèbres envahissent la forêt. Bientôt, à la lumière de la lune, nous ne pouvons que discerner la silhouette des arbres. Ma vue réduite rend mon ouïe extrêmement fine. Chaque petit craquement venant de la forêt semble indiquer un danger imminent. Chaque cri d'oiseau perçant forme un nœud supplémentaire dans mon estomac. A la maison, en Yougoslavie, j'appréciais l'obscurité, car

elle amenait avec elle le repos du soir. Mais aujourd'hui, il n'y a pas de repos. Il n'y a que de l'incertitude… et de la peur.

C'est la plus longue et la plus solitaire de toutes les nuits de mon existence. Je ne peux m'empêcher de me demander si j'ai fait le bon choix. Néanmoins, en cet instant même, je sais que je me suis engagée à aller de l'avant. Je ne vais pas retourner d'où je viens. Je ne vais pas changer d'avis.

A l'aube, nous avons presque atteint le sommet. Nous sommes encore dans la forêt, mais juste devant nous, les arbres ont disparu. Sur notre gauche, j'aperçois une tour de guet. Un garde armé, en uniforme, s'en approche.

«Tu vois ce garde? demande Tamas en le pointant du doigt. C'est la frontière avec l'Autriche. A partir d'ici, nous devons ramper pour qu'il ne nous repère pas. Nous allons à la frontière et, après, nous traversons les derniers mètres de *no man's land*.»

Je me rappelle que ce sont les 500 mètres qui n'appartiennent ni à la Yougoslavie ni à l'Autriche. Je regarde Tamas, grand, mince, brun, la vingtaine. Quand nos yeux se croisent, j'y lis une légère hésitation, mais il reste calme.

Je me demande comment il connaît tous ces détails. A-t-il déjà fait cela? Il se comporte comme s'il savait exactement comment traverser la frontière. Il me précise qu'à partir de l'orée du bois, nous devons ramper pendant près de 400 mètres avant d'atteindre la terre autrichienne… et notre liberté. Mon cœur bat plus vite que je ne l'en savais capable.

«Prête?» murmure-t-il.

Je mords ma lèvre inférieure et je hoche la tête.

Soudain, plusieurs gardes émergent de la tour de guet et avancent vers nous.

Avons-nous été repérés? Sommes-nous sur le point d'être capturés et interrogés?

Mon sang ne fait qu'un tour, et je sens monter la panique en moi. Tamas commence à paniquer aussi. Je remarque une fine ligne de sueur sur ses sourcils. Il se tourne abruptement vers moi

et, ses yeux noirs me fixant intensément, il murmure: «Tu crois en Dieu? Parle-lui maintenant! Demande-lui de nous aider et de faire en sorte que les soldats ne nous voient pas!»

Je commence à prier désespérément, doucement mais à haute voix: «Mon Dieu, je t'en prie, aide-nous à passer la frontière sains et saufs. S'il te plaît, ne permets pas aux soldats de nous repérer.»

Lorsque nous levons les yeux, les gardes se dirigent vers la tour. Je m'interroge: coïncidence ou miracle?

Tamas saisit l'occasion: «Maintenant», lance-t-il avec un signe de tête en direction de la frontière. S'écrasant au sol, il commence à ramper.

Je suis déjà trempée, mais la boue qui recouvre maintenant mes mains et mes pieds me préoccupe bien moins que mes pensées. *Y a-t-il des mines cachées dans la terre? Est-ce que cela fait mal quand on est touché par une balle? Ces moments sont-ils les derniers instants de ma vie?*

Une fois encore, je me demande pourquoi j'éprouve une telle soif de liberté. Pourquoi je risque ma vie dans le but de passer cette frontière. Pourquoi j'ai quitté ma famille et laissé derrière moi tout ce qui m'est familier. Pourquoi je suis à la recherche de quelque chose de plus.

La soif de liberté m'habite depuis longtemps et a fini par m'envahir au point où je n'ai plus pu l'ignorer. Je savais que je ne pouvais plus rester sous l'autorité du communisme. Je ne savais pas exactement ce qu'était la liberté, mais j'étais certaine de vouloir être libre de faire mes propres choix. J'avais en moi le désir ardent d'apporter ce «quelque chose de plus» à ma vie et j'étais déterminée à faire tout mon possible pour l'obtenir.

Cette passion pour une existence pleine de sens et d'objectifs qui en vaillent la peine avait grandi dans mon cœur et était désormais solidement ancrée au plus profond de moi. J'avais donc pris ma décision: j'allais fuir la Yougoslavie. J'allais trouver

mon chemin de liberté. Et Tamas semblait être capable de m'offrir ce ticket.

Cependant, en cet instant précis, la réalité de ce que cela signifie concrètement me frappe en pleine figure. Je suis à portée de fusil, je rampe dans la boue vers une frontière incertaine et j'ai terriblement peur.

Je ne savais pas exactement ce qu'était la liberté, mais j'étais certaine de vouloir être libre de faire mes propres choix.

Je me concentre sur le sol qui défile devant moi, à quelques centimètres de mon visage, et je n'ose pas lever la tête. J'entrevois les chaussures boueuses de Tamas qui avance devant moi et je m'accroche à cette vision comme à une bouée de sauvetage. Est-ce que je respire encore ou est-ce que je retiens mon souffle? Je ne sais pas trop. Mon corps bouge, mais il me semble que toutes ses autres fonctions essentielles au maintien de la vie sont suspendues, comme en attente.

Je ne sais pas exactement à quel moment cela se produit – les frontières politiques ne se voient pas dans la terre ou les brins d'herbe –, mais nous quittons finalement la Yougoslavie communiste et pénétrons dans l'Autriche libre.

Alors que nous nous tenons debout, loin de la tour de guet et hors de portée des fusils, le ciel semble plus bleu et l'air plus frais.

Je murmure: «Nous avons réussi!» Mon regard parcourt les vastes prairies balayées par le vent, et j'ai l'impression de me trouver sur le toit du monde. Après des heures d'effort, ma respiration redevient enfin plus régulière.

Marchant tranquillement, nous atteignons une petite cahute sur laquelle est accroché le panneau: BIENVENUE EN AUTRICHE!

Je souris. *Qui a bien pu avoir l'idée de placer sur cette montagne une petite cabane pour accueillir des étrangers tels que moi?*

Combien de personnes ont entrepris cette aventure avant moi? Je regarde au-delà des montagnes et je m'émerveille. *C'est là qu'habite la liberté*.

Avec l'aide de mon guide, je viens d'accomplir quelque chose que des milliers de compatriotes n'ont pu que rêver. J'abandonne derrière moi la vie passée sous le régime communiste et l'oppression, et je m'avance vers l'Occident, terre de liberté et de chances à saisir.

Je respire à pleins poumons l'air frais de la montagne. C'est ici que je poursuivrai mes rêves d'études et tout ce que mon cœur m'appelle à devenir. Je vais vivre pleinement et passionnément.

En ce moment d'euphorie, je ne me doute pas que ma liberté va être de courte durée ni que je vais bientôt vivre un cauchemar dans lequel je vais me débattre pendant des années. Un cauchemar pire encore que ce que j'ai déjà enduré.

1. Pieds nus sur des routes poussiéreuses

Nous vivons dans un petit village hongrois appelé Ludas, au sein de ce qui est alors la Yougoslavie.

«Notre famille n'a pas toujours été pauvre», affirme ma mère lorsqu'elle me parle de la vie avant le communisme. Quand elle parle du «bon vieux temps», son visage s'illumine d'un large sourire et ses yeux brillent de joie. «Nous avions des serviteurs et une belle calèche tirée par des chevaux, me dit-elle. Je portais de beaux pulls en cachemire et des robes de satin.» Elle se redresse alors comme si elle portait, en effet, une tenue élégante à la place de sa robe toute simple et de son vieux tablier.

Je lui demande: «Pourquoi n'avons-nous plus tout cela?»

Son visage se remplit de tristesse alors qu'elle ajoute: «Sous le régime communiste, nous sommes censés être tous égaux.»

* * *

Nous vivons dans un petit village hongrois appelé Ludas, dans la province de Vojvodina. Cette province est autonome au sein de la Serbie, qui fait alors partie de l'ancienne Yougoslavie. Elle est coincée dans la partie nord-est, près des frontières avec la Hongrie et la Roumanie. Au cours de l'histoire, elle a été déchirée par les violents orages du changement, et le peuple qui l'habite a vécu dans des conditions politiques, culturelles, économiques et sociales très variées.

Au cours des cinq premiers siècles après Jésus-Christ, les Romains ont la mainmise sur la région. Dans les siècles qui suivent, elle change très souvent de dominateurs avant de tomber entre les mains des Turcs, qui la gouvernent depuis la première moitié du seizième siècle jusqu'au début du dix-huitième.

L'autonomie de la province de Vojvodina est proclamée en 1848 et abolie en 1860, quand, cédée à la Hongrie, la région fait partie intégrante de l'Empire austro-hongrois.

Le parti communiste yougoslave est fondé en 1919, mais il est proscrit dans l'année qui suit par le roi Alexandre. Celui-ci introduit une dictature monarchique fasciste, suivie d'un coup d'Etat militaire qui force Hitler à reporter l'attaque projetée contre l'Union soviétique. Cependant, en 1941, il lance ses forces contre la Yougoslavie, ce qui propulse Josip Broz Tito sur le devant de la scène. Tito est à la tête du parti communiste dès 1937. Sous son leadership, l'activité et l'influence du parti s'intensifient profondément. En 1945, une semaine après la fin de la Seconde Guerre mondiale, il devient le chef de la Yougoslavie. Quand son parti communiste prend possession du gouvernement, ma famille – comme de nombreuses autres dans le pays – perd toutes ses possessions.

En dépit de la pauvreté, je trouve des richesses autour de moi et dans la nature. J'aime notre village, qui borde un beau lac où les oiseaux, les grenouilles et les poissons se sentent aussi à l'aise que mon grand-père, qui a habité là pendant plus d'un demi-siècle.

Notre famille de onze personnes vit dans une modeste maison jaune de neuf pièces. Puisqu'il n'y a pas de système d'évacuation, nous utilisons la cabine en bois qui abrite des toilettes extérieures et se trouve dans notre arrière-cour.

Sous le toit de notre longue maison jaune, *Nagyapa* (Grand-père) et *Nagyanya* (Grand-mère) habitent d'un côté; mes parents et leurs sept filles habitent de l'autre. J'ai deux sœurs plus âgées et quatre plus jeunes que moi. Les soirs d'été, nous écoutons le

concert des grenouilles. Elles «chantent» si fort que les invités qui passent la nuit chez nous (nous nous arrangeons toujours pour leur trouver un coin où s'allonger) se plaignent: «Nous n'arrivons pas à dormir!» Mes sœurs et moi, par contre, ne sommes pas dérangées par ces chansons. Nous les aimons; ce sont nos berceuses.

* * *

En été, j'aime courir et jouer pieds nus le long des routes poussiéreuses (ce n'est que plus tard que je comprendrai pourquoi ma mère ne prend pas ombrage de nous voir pieds nus: cela économise nos chaussures) lorsque je ne suis pas en train de faire des corvées. Chacune de nous en a sa liste. Etant donné que je me trouve vers le milieu du groupe, ma tâche consiste à m'occuper des oies et des vaches qui se trouvent sur notre propriété. Je ramasse aussi des fleurs pour aller les vendre.

Les vaches préfèrent toujours manger notre maïs plutôt que de brouter l'herbe; aussi dois-je me tenir prête à défendre nos tiges de maïs à l'aide du gros bâton que je tiens. Parfois, lorsqu'elles essaient de m'attaquer, j'ai vraiment peur.

«Ne sois pas stupide, me dit mon père, tu es une grande fille.» Ses mots blessants me font mal.

Maman est un peu plus encourageante: «Elizabeth, utilise ton gros bâton. Montre-leur que c'est toi qui commandes.»

Quand le soleil est au plus haut, à midi, je sais qu'il est temps de ramener les vaches à la maison pour la traite.

Après le repas, nous avons la permission de nous reposer un peu avant de sortir travailler dans les champs. A 17 heures environ, je suis à nouveau sur la route avec mes vaches. Je reste dans les champs jusqu'au moment où le soleil est sur le point de disparaître. Mon horloge céleste me dit alors qu'il est temps de ramener les bêtes à la maison, après cet après-midi dans les pâturages.

Un univers beaucoup plus grand que celui que je connais m'entoure... et je suis extrêmement impatiente de pouvoir l'explorer.

J'attends toujours avec impatience le moment où je serai enfin libre d'aller m'amuser. Je me retrouve avec les enfants du voisinage, et nous jouons à cache-cache jusqu'à ce qu'il fasse vraiment noir et que notre mère nous appelle pour le dîner. Ensuite, dès que la vaisselle est faite, nous allons nous coucher.

Chaudement blottie dans mon lit et entourée de mes sœurs, je regarde par la fenêtre les millions d'étoiles, si brillantes et si belles que j'ai l'impression de vivre au pays des merveilles. Un univers beaucoup plus grand que celui que je connais m'entoure… et je suis extrêmement impatiente de pouvoir l'explorer.

Au cours des mois d'hiver, une neige abondante couvre les flancs de la colline. Il fait très froid en Yougoslavie. Quand ma mère nous permet d'aller jouer dehors avec nos amis, nous faisons un gros bonhomme de neige dans notre cour, ou bien nous allons faire de la luge sur la colline avoisinante. Puisque nous n'avons pas de véritable luge, nous empruntons discrètement la planche à laver maternelle. C'est un parfait engin de remplacement. Combien nous aimons dévaler la colline! C'est un tel plaisir! Lorsque nous rentrons à la maison, il fait déjà nuit. Nous ôtons nos manteaux et nous nous serrons autour du poêle d'argile pour réchauffer nos doigts et nos orteils. Afin d'économiser le combustible, notre famille ne chauffe qu'une seule pièce. La pièce qui abrite notre poêle d'argile est donc celle que nous préférons tous, lors des hivers rigoureux.

* * *

L'une des activités que je préfère, dans mon enfance, c'est écouter des histoires. Elles m'ouvrent les yeux sur un monde plus grand et sur des gens différents de ceux qui habitent notre petit village. Je suis naturellement curieuse du reste du monde et je passe beaucoup de temps, particulièrement lorsque je suis avec

les vaches ou quand je suis blottie dans mon lit, à imaginer ce que pourrait être mon rôle dans ce vaste monde.

Certains soirs d'hiver, à la faible lumière d'une lampe au kérosène, notre famille s'assoit autour du poêle et écoute ma grand-mère raconter des contes de fées. Quand elle commence par les mots: «Il était une fois…», je me pelotonne et j'écoute attentivement. Elle m'introduit aux mondes de *Cendrillon, de Blanche-Neige* et de *La Belle au bois dormant*. Mon histoire préférée est sans aucun doute celle de *Blanche-Neige*. Je n'ai pas besoin d'un livre illustré, et c'est une bonne chose, car nous n'en possédons pas. J'utilise simplement mon imagination pour me la représenter. Dans mes rêves, elle est la plus belle des princesses.

Cependant, certaines parties de l'histoire m'attristent. Pourquoi sa mère est-elle morte? Pourquoi sa belle-mère est-elle si méchante avec elle? Je demande à Grand-mère: «Pourquoi est-ce que personne ne la protège?»

Grand-mère soupire: «C'est simplement l'histoire. Parfois, la vraie vie est aussi comme ça. De mauvaises choses arrivent à de bonnes personnes. Mais cela ne signifie pas que la fin de l'histoire sera triste.»

Le soir même, je repense à ses paroles sans me douter qu'un jour, je comprendrai leur vraie signification.

2. Des chaussures de princesse neuves

De tout ce que je possède,
mes chaussures sont ce que j'ai de plus cher,
et je suis loin d'imaginer qu'elles ne dureront pas.

Dans mon cœur d'enfant insouciant, il y a deux choses que je chéris plus que tout: une paire de chaussures et un crayon. Ces maigres trésors semblent me contenter, en tout cas pour le moment. Avec le recul, je comprends que ces petits objets sont des symboles annonçant ce que sera ma vie.

* * *

A 7 ans, je reçois ma première paire de chaussures neuves: simples, noires et sans lacets. Avant ce jour, j'ai toujours hérité de celles de mes sœurs aînées; il n'est donc pas étonnant que je prenne soin d'elles comme d'un trésor précieux. Quand je les porte, je me sens telle une princesse sortie des contes de ma grand-mère. Je les porte à la main jusqu'à l'école, puis, juste avant de pénétrer dans la cour, je les enfile rapidement en m'assurant que personne ne m'observe. Au retour, je les garde aux pieds tant que je suis en vue, mais, dès que je me retrouve seule, je les enlève et les porte à la main jusqu'à la maison. Je ne veux pas les user!

Ce que je n'ai pas prévu, c'est que très vite ces chaussures de princesse deviennent trop petites. Puisque nous n'avons pas d'argent pour en acheter une autre paire, ma mère fait un trou

sur le devant de chacune d'elles afin de faire de la place pour mes gros orteils qui s'allongent.

Une année, je suis choisie pour être la princesse dans la pièce de l'école. J'ai de longs cheveux blonds et de grands yeux bleus, et l'enseignant pense que c'est un bon rôle pour moi. Avec assiduité, je mémorise le rôle de mon personnage et j'aide les autres à apprendre le leur. J'attends avec impatience le jour du spectacle.

Je me demande si ma mère viendra me voir sur scène.

D'habitude, elle dit toujours qu'elle est trop occupée pour assister aux réunions d'école. Mais cette fois c'est différent, j'en suis convaincue. Je suis la princesse, après tout. Ce n'est pas un rôle quelconque dans la pièce. Elle va certainement venir.

Tout au long de la représentation, mes yeux balaient le public à la recherche d'un visage – celui de ma mère –, celui que je souhaite voir plus que n'importe quel autre. Mais elle n'est pas là. Je suis profondément déçue.

Dès que la pièce est finie, je cours vers la maison. J'y entre en trombe et je demande: «Maman, pourquoi n'es-tu pas venue?»

Il y a une courte pause. Puis, de façon très nonchalante, ma mère me regarde et dit simplement: «J'ai trop à faire.»

Mon cœur est brisé en mille morceaux.

Au plus profond de moi, j'ai désespérément besoin
de sentir que ma famille m'aime.
Malheureusement, tout le monde est trop occupé.

Je sais que ma mère travaille dur et je me sens coupable de lui avoir demandé de venir. Cependant, au plus profond de moi, j'ai désespérément besoin de sentir que ma famille m'aime. Malheureusement, tout le monde est trop occupé.

Avec le recul, je comprends que mon désir d'enfant d'être une princesse, c'est le cri de mon être qui souhaite ardemment être aimé et désiré. Quand ma mère, la personne la plus proche de moi, la personne dont l'attention est ce que je désire le plus

au monde, ne vient pas me voir jouer dans la pièce, je suis plus que triste: je suis dévastée. Même si je ne peux pas encore l'exprimer clairement, ce jour-là je comprends que j'ai très peu d'importance. Ce sentiment d'insuffisance me hantera pendant longtemps.

* * *

Mon deuxième trésor d'enfant est un crayon. Il doit me durer toute l'année. Ce disgracieux petit crayon m'est précieux parce que j'aime écrire. A l'âge de 8 ans, j'ai mémorisé un poème de Sándor Petöfi et, depuis ce jour, je rêve de devenir écrivaine. Ce talentueux poète hongrois du dix-neuvième siècle a utilisé l'écriture pour se battre en faveur de la liberté d'expression, de la presse et de la religion. Sa passion me captive. Bien qu'étant encore une enfant, je suis profondément impressionnée par le pouvoir de la page imprimée.

Puisque je n'ai droit qu'à un seul crayon et que mes impulsions créatives ne demandent qu'à être libérées, je dois trouver d'autres moyens d'écrire mes œuvres. L'été, je rédige dans la poussière des poèmes, des histoires et tout ce qui me vient à l'esprit. Le gros avantage, c'est qu'il y a beaucoup de poussière dans les alentours, et mes pieds sont des effaceurs parfaits. En hiver, c'est la neige qui fait office de page. Le froid glacial transforme rapidement mes doigts en glaçons, mais même cela ne peut m'empêcher d'écrire. Je rêve de devenir une écrivaine apte à influencer les autres et changer le monde.

Ce précieux petit crayon est la préfiguration du rêve de toute ma vie. Il symbolise la passion que Dieu a placée en moi, dès mon jeune âge.

Toutefois, alors que j'écris dans la poussière et dans la neige, je n'imagine pas que mon amour pour ce crayon symbolise ma destinée.

3. Des lacets emmêlés

Mon cœur est partagé entre
ce que je crois vraiment et ce que je dois dire
pour satisfaire mes enseignants communistes.

Quelle puissance a l'écriture! Plus de soixante ans après la mort de Karl Marx, nous étudions ses œuvres dans la petite école du village de Ludas. Comme les autres élèves, j'écoute attentivement mes enseignants parler avec enthousiasme de l'idéologie communiste de cet homme, avec sa promesse d'un monde nouveau et meilleur.

Il y avait deux choses qui menaçaient le bonheur de l'homme, d'après lui: les différentes classes sociales et la religion. Son père, Levi Marx, a grandi en Prusse dans la famille d'un rabbin juif, mais s'est converti au christianisme afin d'être autorisé à devenir avocat. Son fils Karl s'est encore plus éloigné des traditions familiales: il est devenu athée et a passé sa vie entière à attaquer la religion et le capitalisme. La religion est un fantasme, affirmait-il, un sédatif poussant l'humanité à endurer passivement la souffrance d'aujourd'hui dans l'espoir du paradis de demain. Une fois que le capitalisme a rendu le peuple esclave, il a besoin de la religion pour lui redonner espoir.

Il appelait les simples ouvriers et les pauvres (les «prolétaires») à se battre et à se débarrasser des chaînes capitalistes. Son slogan était: «Prolétaires du monde, unissez-vous!» Dans la tempête de la révolution communiste, les riches et les puissants («la bourgeoisie», pour employer ses propres termes) allaient trembler, annonçait-il. Et ils ont effectivement tremblé. Dans de

nombreux pays du monde, les communistes se sont emparés du gouvernement. Ils ont dépouillé les riches de toutes leurs possessions et ont créé une «économie planifiée»: une société où tous étaient supposés avoir un statut égal. Je comprends enfin comment ma famille a perdu quelques-unes de ses propriétés, ses chevaux, sa calèche et ses beaux vêtements.

Tout ce que je sais, c'est que mon univers est très compliqué. Et je sens, au plus profond de moi, que quelque chose ne va pas.

Le communisme me laisse pourtant dans la confusion: Karl Marx a promis la liberté, mais des milliers et des milliers de personnes sont mortes. Il a promis un monde meilleur, sans religion et classes sociales, mais il y a une immense disparité entre les gens du peuple (comme ma famille désormais) et la direction du parti communiste. Le peuple doit faire confiance et obéir au parti sans poser de questions. (Evidemment, les communistes ne veulent pas que le peuple perde son temps à penser!) «Pour le bien de la communauté, l'individu doit se mettre en retrait, enseignent-ils. Dans le parti, chacun de nous doit sacrifier ses droits individuels.»

Mais les responsables communistes eux-mêmes ne sacrifient rien: ils possèdent plus de biens que les autres citoyens. Je suis dérangée par cette incohérence. Etant une enfant, je ne peux pas encore mettre de mots sur mes sentiments contradictoires. Tout ce que je sais, c'est que mon univers est très compliqué. Et je sens, au plus profond de moi, que quelque chose ne va pas. Les pièces du puzzle ne s'imbriquent pas les unes dans les autres et ne forment pas une image claire.

Le général Tito, le président de la Yougoslavie, a un point commun avec Karl Marx: tous deux ont grandi au sein d'une famille religieuse. Tito a été enfant de chœur. Mais sa perspective sur la religion a clairement été influencée par une expérience qu'il a faite à l'église, dans ce contexte. Un jour, au beau milieu du

service, il a accidentellement renversé le vin de la communion. Le prêtre qui officiait l'a giflé et a hurlé: «Va-t'en et ne reviens pas!» Tito n'est jamais revenu.

En 1946, sous sa présidence, la Yougoslavie – avec ses nombreux groupes ethniques, ses six républiques socialistes et ses deux provinces autonomes – est devenue un pays unifié et a porté le nom de République fédérale socialiste de Yougoslavie. Après la mort de Tito, au mois de mai de l'année 1980, l'agitation secouera le pays. En 1991, la guerre des Balkans éclatera, et les républiques deviendront une à une des pays indépendants: la Serbie, la Macédoine, la Croatie, la Slovénie, la Bosnie-Herzégovine et le Monténégro.

* * *

Bien que grandissant au milieu de très peu d'aisance matérielle, je jouis d'un optimisme naturel. Je m'adapte rapidement à toutes sortes de situations et je mords la vie à pleines dents.

Cependant, je suis de plus en plus tiraillée entre ce que mon cœur croit être vrai et ce que je suis autorisée à dire en public.

L'école devrait être un lieu sûr, où chacun soit libre d'explorer la vérité. Mais je découvre rapidement que nous ne sommes pas libres d'exprimer nos opinions, de poser des questions et encore moins d'objecter ou de ne pas être d'accord. Cela n'est tout simplement pas permis. Sous un régime communiste, ce qui compte, c'est ce que le groupe pense, pas ce que toi, tu penses en tant qu'individu. J'apprends donc à me taire. Quand monsieur Bogar, mon enseignant, me demande si le communisme est la réponse aux problèmes du monde, je répète ce qu'il nous a appris, même si dans mon cœur je le désapprouve.

Je sais que je ne suis pas libre d'exprimer mes doutes et mes questions, et ils sont nombreux:

«Pourquoi est-ce mal de croire en Dieu?»

«Comment savez-vous qu'il n'existe pas?»

«Pourquoi ne sommes-nous pas autorisés à voyager?»
«Pourquoi les capitalistes sont-ils mauvais?»
«Pourquoi n'ai-je pas le droit de poser ces questions?»

Porter en moi toutes ces questions et ne pas être autorisée à les exprimer est plutôt déconcertant. Dans mon esprit, je suis libre de dire ce que je souhaite, ce que j'espère, ce que je prie et ce que je rêve, mais en public, je dois dire exactement ce qui fait plaisir à mes enseignants. Cela crée en moi une tourmente dont je ne parviens pas à sortir.

En public, je dois faire attention à ce que je dis. J'apprends très vite à faire la différence entre ce qui est permis et ce qui est trop risqué. Si vous n'adhérez pas aux règles du communisme, la menace de ne pas pouvoir poursuivre vos études ou de perdre certains privilèges – au mieux – est toujours suspendue au-dessus de votre tête. Or, l'école est trop importante pour moi: je suis convaincue qu'elle joue un rôle crucial pour mon avenir. Je ne prends donc aucun risque. Je suis une élève obéissante, et je participe pleinement aux activités du groupe des «jeunes pionniers».

J'apprends très vite à faire la différence entre ce qui est permis et ce qui est trop risqué.

Même à la maison, le communisme et toutes ses règles – dites ou non dites –provoquent des conflits.

Mes parents s'exclament: «Nous devons nous taire!»

Mais ma grand-mère n'est pas d'accord: «Il nous faut être téméraires», dit-elle avec véhémence. «Un système sans Dieu ne peut pas fonctionner. Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Eternel[1].»

Qui croire? Ma grand-mère bien-aimée, mes parents ou mes enseignants? Etant donné que je veux satisfaire mes

1 Voir Proverbes 9.10.

enseignants, je dois cacher mon amour pour Dieu quand je suis en leur présence.

Je me demande sans cesse: *Pourquoi ne sommes-nous pas autorisés à voyager?* Mon esprit agité ne rêve que d'une chose: explorer le monde qui se trouve au-delà des limites de mon petit village. Mais la frontière est totalement fermée. Il faut un visa spécial pour sortir du pays. Ceux qui ont des professions particulières ont la permission de le faire, mais ils doivent laisser derrière eux leurs enfants et leur famille. Je me demande pourquoi, jusqu'au jour où je comprends enfin: *Ah, de cette manière, ils reviendront toujours au pays!*

Certains communistes disent que nous vivons dans une «cage dorée» et que ceux qui sont assez stupides pour partir passent à côté d'une belle vie dans notre beau monde. Mais je perçois le sarcasme dans la réponse des personnes âgées: «Oui, c'est vrai, tout le monde veut venir vivre ici, tellement c'est merveilleux!»

La vérité, c'est que je ne vois personne choisir de venir habiter dans notre pays. Personne ne se bat pour avoir la permission de pénétrer à l'intérieur de nos frontières. A l'inverse, des milliers de jeunes meurent en essayant de s'échapper des pays d'Europe de l'Est. Je me demande sans cesse pourquoi. *Qu'y a-t-il de l'autre côté?*

A l'école, je regarde souvent la carte du monde avec beaucoup d'intérêt. *A quoi cela ressemble-t-il de visiter un autre pays? A quoi ressemble l'Amérique? Les gens y sont-ils aimables? Comment me sentirais-je, si j'étais vraiment libre, si je pouvais aller là où je le souhaite, dire et penser ce je veux, sans avoir peur des représailles?*

Ces conflits intérieurs engendrent aussi de faux sentiments de culpabilité. *Puisque je ne supporte pas la philosophie du communisme, ne suis-je pas en train de trahir mon pays de naissance et mon peuple?* Après tout, ceux qui s'échappent sont traités d'ennemis, de déserteurs et de traîtres.

Le fait de grandir dans un système communiste m'apprend à garder certaines choses – mes véritables croyances et

mes véritables sentiments – cachées profondément en moi. J'apprends à être prudente. Parfois, dans ma vie d'adulte, ce sera une bonne chose. D'autres fois, ma prudence extrême me limitera.

Aujourd'hui encore, je continue à découvrir des parties de moi qui sont restées cachées, des coins de mon être dont je ne soupçonnais pas l'existence jusqu'à ce que je sois surprise par un souvenir. A ce moment-là, ma guérison consiste à réussir à mettre des mots sur ces vagues secrets de l'âme. En couchant sur papier mes impressions fragiles, je gagne en clarté et en compréhension.

* * *

Parmi mes souvenirs les plus précieux figurent les étés où ma mère me permet de rendre visite à ma sœur Edith, de neuf ans mon aînée. Elle vit avec ma tante Erzsebet (Elizabeth) dans la ville d'Ada, à environ quatre heures de train de mon village. Ma tante Elizabeth est aussi ma marraine; elle n'a pas d'enfant.

Combien j'aime ces étés chez ma tante! Là, je n'ai pas à faire mes corvées habituelles, à m'occuper des oies et des vaches. Mon seul devoir, c'est d'aller chercher de l'eau potable à la fontaine du quartier.

Mais il y a un fait mystérieux: chaque fois que je passe devant la maison des voisins avec mon seau à la main, je vois un homme et un garçon à la fenêtre. Ils me regardent intensément. Puis, un jour, ce jeune voisin vient jouer avec moi.

C'est ainsi qu'été après été, Beni vient jouer chez nous. J'apprécie profondément sa compagnie.

Cependant, un beau jour, je le regarde avec des yeux différents: alors qu'il passe la porte, je lève les yeux et mon cœur tressaille. Il est devenu si grand et si musclé! Dans mon cœur, je me dis: *Il est tellement beau!* Bien sûr, ce n'est pas la première fois que je le vois, et nous grandissons pratiquement ensemble tous les

étés, mais cette fois, je le vois *vraiment*. Ses cheveux sont blonds et ses yeux sont bleus, comme les miens.

Rapidement, Beni devient mon amour d'enfance. A notre entrée dans l'adolescence, ma tante commence à s'inquiéter, surtout lorsque je déclare: «J'aime Beni. Un jour, je l'épouserai.»

«Tu peux épouser qui tu veux dans le monde entier, mais pas Beni», réplique-t-elle avec fermeté.

Je me demande bien pourquoi. *Pourquoi pas Beni?*

Bien sûr, je ne réponds rien. Je sais que ce n'est pas une bonne idée de questionner ma tante.

Bien des années plus tard, j'apprendrai enfin le secret lié à ce jeune homme.

* * *

Dans notre village, il n'y a qu'une école primaire. Pour poursuivre mon instruction, je devrais aller à Palic, une ville située à environ une heure de marche. Je rêve de devenir une enseignante incitant les enfants à contribuer à l'amélioration de la société. Je suis donc extrêmement impatiente de commencer à fréquenter cette école de la ville.

Cependant, mon père ne veut pas payer un deuxième logement en ville. Il explique qu'en hiver il me serait extrêmement difficile de marcher plus de six kilomètres dans la neige. De plus, il a une opinion conservatrice sur les femmes et l'éducation: «Pourquoi une fille aurait-elle besoin de plus d'instruction? dit-il sèchement. Tu te marieras et tu élèveras des enfants, comme tes deux sœurs aînées.» Son ton sec et son visage fermé envoient un message très clair: «Ne pose plus de question!»

Quand mon père dit non, il n'y a plus de discussion possible. J'ai appris depuis longtemps que ce «non» est aussi ferme que du ciment. Mon rêve est toutefois si intense que je n'abandonne pas facilement la partie. Je plaide, je pleure, je supplie, je fais toutes sortes de promesses. En vain. Je ne parviens pas à le convaincre de voir la situation avec mes yeux. Je me tourne

vers ma mère pour recevoir de l'aide, mais elle reste silencieuse, elle n'ouvre pas la bouche. Je suis désespérée, mais que puis-je faire? Mon rêve est sur le point de mourir avant même d'avoir commencé à se réaliser.

Quand mes professeurs apprennent que mes parents ne vont pas me permettre de poursuivre mes études, ils viennent chez nous et les supplient de reconsidérer leur décision. «Elle a des capacités, argumentent-ils, et elle a droit à une bourse.»

Mais la décision de mon père est prise depuis longtemps: «*Nem!* Non!»

Tristement, je regarde mes enseignants quitter la maison. Cette nuit-là, je pleure longuement sur mon oreiller, demandant encore et encore: «Pourquoi? Pourquoi?» *Comment vais-je parvenir à réaliser mes rêves de devenir écrivaine et enseignante?*

Je me sens maudite. Je pense amèrement: *C'est parce que je suis une fille. Si j'étais un garçon, cela n'arriverait pas. Pourquoi Dieu a-t-il voulu faire de moi une fille?*

Mon oreiller mouillé de larmes n'apporte aucun réconfort à mes rêves brisés.

Je me souviens alors d'un vieux conte populaire que Grand-mère me raconte quand je suis triste et qu'elle veut me remonter le moral:

> Il y a longtemps, il y avait un bûcheron qui avait un fils. Ils étaient très pauvres, mais ils possédaient un beau cheval blanc. Tous les jours, le père et le fils allaient dans la forêt pour ramasser du bois et le vendre au village afin de pouvoir en vivre.
>
> Les gens du village secouaient la tête en disant: «Vieil homme, pourquoi ne vends-tu pas ton cheval? Le comte t'en a offert une fortune. Ton fils et toi, vous pourriez vivre comme des rois!»
>
> Le vieux bûcheron pensait: *Ils ne comprennent rien. Ils continuent à avancer les mêmes arguments.* Cependant, il leur répondait aimablement: «Ce cheval est plus qu'un

animal. C'est mon ami. Expliquez-moi comment je pourrais vendre un ami!»

«Un jour, quelqu'un va voler ton cheval, répondaient-ils, et tu regretteras vivement ta décision.»

Comme on pouvait s'y attendre, un matin, le cheval disparut de l'étable. Le vieil homme et son fils le cherchèrent partout, mais ils ne le trouvèrent pas.

«Tu vois, nous avions raison, dirent les villageois. Quelqu'un a volé ton cheval. Tu aurais dû nous écouter et le vendre quand tu en avais l'occasion. A cause de ta stupidité, ce qui aurait pu être une bénédiction s'est maintenant transformé en malédiction.»

Le vieux bûcheron répondit calmement: «Si c'est une bénédiction ou une malédiction, je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que mon cheval n'est pas dans son étable aujourd'hui.»

Quelques jours plus tard, le beau cheval blanc revint avec un troupeau de chevaux sauvages.

Les villageois, ébahis, félicitèrent le bûcheron. «Tu avais raison, après tout, vieil homme, admirent-ils. Nous n'aurions pas dû juger la situation si rapidement. Ce que nous considérions comme une malédiction s'est transformé en bénédiction. Tu vas faire fortune avec tous ces chevaux!»

Le vieux bûcheron secoua la tête. *Ces gens vont-ils finir par comprendre?* se demanda-t-il. Puis il leur dit: «Si c'est une malédiction ou une bénédiction, je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que mon cheval est revenu et qu'il a attiré à sa suite dix chevaux sauvages.»

Quelques jours plus tard, le fils du bûcheron se cassa les deux jambes en essayant de dresser un cheval sauvage. Dès lors, les villageois dirent: «Tu avais raison, après tout. Ce que nous considérions comme une bénédiction s'est transformé en malédiction. Maintenant, ton fils est au lit et il ne peut plus t'aider.»

Avec un profond soupir, le bûcheron répondit: «Ne deviendrez-vous donc jamais sages? Si c'est une malédiction ou une bénédiction, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que mon fils s'est cassé les deux jambes.»

Les gens du village murmuraient entre eux: «Quel idiot! Ne comprend-il pas la situation?»

Quelques jours plus tard, le roi déclara la guerre à un autre pays, et les jeunes hommes du village durent partir au combat.

«Nos fils vont certainement mourir à la guerre, se lamentaient-ils, nous ne les reverrons sans doute jamais! Quelle bénédiction que ton fils se soit cassé les deux jambes! Ce que nous considérions comme une malédiction s'est transformé en bénédiction.»

A nouveau, le bûcheron secoua la tête. Patiemment, il essaya d'expliquer: «Si c'est une bénédiction ou une malédiction, vous n'en savez rien. Tout ce que vous savez, c'est que vos fils sont partis à la guerre, alors que mon fils reste à la maison. Dieu seul sait ce que tout cela apportera en fin de compte.»

Oui, ce bûcheron était patient et sage, mais je ne le suis pas autant que lui. Si «Dieu seul sait» ce qui résultera de l'interruption de mes études, cela ne m'est d'aucun réconfort sur le moment. Je ne perçois aucun potentiel de bénédiction dans cette malédiction. Tout ce que je sais, c'est que mon père a décidé que moi, la meilleure élève de toute l'école, je n'irais pas étudier en ville.

Tout d'un coup, l'histoire du bûcheron n'est plus l'une de mes préférées.

Je prends mon unique crayon et une feuille de papier, espérant composer un poème déchirant en rapport avec mes rêves brisés. Mais je suis incapable d'écrire quoi que ce soit. Alors que j'ai tout juste 12 ans, on m'a volé ma passion d'enseigner et d'écrire, et je reste là, toute seule, les yeux fixés sur ma page blanche.

Plus grand que tous mes rêves

Elizabeth
MITTELSTAEDT

Lorsque sa mère ne vient pas la voir jouer lors d'un spectacle, elle comprend qu'elle a peu d'importance.
Lorsque son père l'empêche de poursuivre ses études, elle croit son avenir irrémédiablement ruiné.
Lorsque son besoin de liberté l'amène à fuir le communisme, son guide abuse d'elle et on la fait avorter à son insu; elle n'aura plus jamais d'enfants.
Une vie pleine de rêves mais irrémédiablement gâchée? Non. Une vie qui, malgré des douleurs chroniques et malgré la tentation, parfois, de tout lâcher, est éclairée par la présence de Dieu, permettant à beaucoup d'autres de découvrir la chaleur de cette lumière.
Frottez-vous à votre tour à ce parcours à la fois ordinaire et extraordinaire! Vous n'en serez pas déçu(e). Vous pourrez même suivre le parcours de votre histoire personnelle proposé en fin de volume.

Elizabeth Mittelstaedt a un parcours multiculturel: née en Yougoslavie dans une famille d'origine hongroise, elle épouse un Canadien rencontré en Allemagne et vit quelques années aux Etats-Unis avant le retour en terres germaniques. Ayant particulièrement à cœur les femmes européennes, elle fonde alors le magazine *Lydia* et lance les conférences *Hope for Europe*.

EDITIONS OURANIA

CHF 19.90 / 15.90 €
ISBN 978-2-88913-024-5

9 782889 130245